

Jacques Savoie

Les Ruelles de Caresso

La trilogie du Cirque bleu 2



roman

10
10

Jacques Savoie

Les Ruelles de Carezzo
La trilogie du Cirque bleu 2

Roman



À Nicole Lemire

Une maille

J'étais devant le 36, la chambre du fond du motel Émard. Coincée entre les deux portes, j'avais beau frapper, rien ! Il y avait pourtant du bruit à l'intérieur. Un téléviseur jouait à tue-tête ; mais ces appareils n'ont pas besoin de public pour faire leur numéro. De toute évidence, l'homme que je cherchais n'y était pas. Alors je me suis retournée, j'ai balayé du regard le stationnement et j'ai ressenti une douleur derrière la jambe. La porte à ressort venait de se rabattre, faisant au passage une maille dans mon bas. Je me penchai et vis une goutte de sang perler.

J'ai horreur du sang. J'ai peur du sang et pourtant, c'était le bas de nylon qui m'ennuyait le plus. Il faudrait en acheter une paire, trouver un endroit où me changer et modifier l'horaire de cette journée qui ne cessait de me filer entre les doigts. Les portes hypocrites, qui vous râpent les mollets quand vous avez le dos tourné, devraient être interdites ! La contrariété faisait son petit

ravage dans ma tête, quand soudain une voix retentit derrière moi :

— Marthe !

Il n'y avait que lui pour prononcer mon nom de cette façon ! Ses R avaient quelque chose de guttural, de slave. Même si au cirque on l'appelait Bobby, son vrai nom était Lazlo Tisza. Ses origines bulgares devenaient évidentes dès qu'il ouvrait la bouche !

— Il y a longtemps que tu es là ?

Je venais de mettre de la salive sur mon doigt et j'allais l'appliquer sur la blessure, en m'imaginant faire disparaître la maille.

— Hugo n'est pas avec toi ? enchaîna-t-il sans me donner le temps de répondre.

Il tenait un long couteau dans la main. La lame brillait au soleil et, pourtant, je n'y voyais rien de menaçant. Il s'est penché pour me faire trois fois la bise. Son poignard m'a frôlé l'avant-bras, j'ai senti le rebord tranchant, mais je n'ai pas eu peur. Tout se jouait dans le regard. Et le charme, évidemment.

— Il préfère jouer au libraire ? demanda-t-il d'un air vexé.

J'ai hoché la tête. Je n'avais pas besoin de parler. Il posait les questions et donnait lui-même les réponses.

— Je venais chercher d'autres couteaux. Entre, je vais te montrer !

Lazlo tira une clef de sa poche et ouvrit la porte de la chambre 36. Son maillot de corps était serré, il transpirait et la peau de ses bras musclés était luisante.

— Il faut le comprendre, murmurai-je en détournant le regard. Il a d'autres projets en ce moment. Le cirque, ça ne l'intéresse plus.

— Quand je suis arrivé à Montréal, c'est la première chose dont il m'a parlé ! Il en mourait d'envie.

— On change parfois d'idée.

J'aime Hugo et j'avais envie de le défendre. Peut-être suffisait-il de mettre les choses en perspective.

— Il s'est acheté un ordinateur. Il veut trier les livres qui encombrant la maison. Créer un vrai répertoire... comme dans les bibliothèques. Il prend ça très au sérieux, le « salon de lecture ». Il trouve dommage que tous ces livres ne servent à rien. Son père était libraire, tu sais.

Lazlo n'écoutait pas. Librairie, bibliothèque, montagne de livres, la maison de Victor Daguerre, tout cela l'ennuyait au plus haut point.

— Hugo appartient au cirque, de la même façon que les esclaves appartenaient à leurs maîtres quand c'était encore permis, grinça-t-il.

Un éclair de malice avait traversé son visage. Un reflet trouble qu'il effaça d'un grand éclat de rire.

— Quand on était chez Barnum and Bailey, lui et moi, il faisait fureur. Il a ça dans le sang ! C'est un grand clown... un très grand clown ! Gagner sa vie à prêter de vieux livres ! Une perte de temps monumentale !

La langue de Tisza avait des relents des pays de l'Est. Cela s'entendait à sa façon de prononcer le mot « monumental », par exemple. Dans sa bouche, ce terme évoquait un obélisque, un arc de triomphe ou encore l'incontournable buste de Lénine.

Il jeta nonchalamment son couteau sur le lit et s'empara d'un étui en cuir posé sur la commode. Un écrin dans lequel se trouvaient six nouveaux couteaux, joliment disposés sur le velours.

— Le gérant du motel m'a loué un espace à l'arrière. J'y travaille mon numéro. Tu veux voir ?

Il tournait et retournait les poignards dans le coffret, passait son doigt sur les lames d'une façon très intrigante. Lazlo Tisza savait rendre les choses intéressantes, même lorsqu'elles ne l'étaient pas. Lanceur de

couteaux de métier, il avait un jour tué sa partenaire qui, de surcroît, était sa nièce. Il lui avait transpercé le cœur d'une de ces lames mortelles et pourtant, il ne suscitait en moi ni crainte ni frayeur. Cette goutte de sang qui perlait sous mon bas de nylon m'inquiétait davantage.

— Moi aussi, je l'aimais, Sally, souffla-t-il, comme s'il devinait mes pensées. Moi aussi, j'en étais follement amoureux. Mais ce qui est arrivé est arrivé ! On ne peut pas refaire le passé. Il faut l'accepter. Hugo était un clown magistral. Notre numéro était unique. Il n'a pas le droit de tourner le dos à...

Sa phrase était restée en suspens. Il avait la bouche ouverte, cependant les mots ne sortaient pas. Peut-être ne savait-il plus comment s'y prendre ? Ou encore était-il las de presser Hugo de revenir au cirque ? Ce petit jeu durait depuis quelque temps. Depuis son arrivée au motel Énard.

Dès les premiers jours, je lui avais offert de s'installer avec nous dans la grande maison de la rue Éliane. Il aurait occupé une chambre au deuxième, tout près de celle de Charlie. Mon fils n'y passant que quelques jours par semaine, cela n'aurait pas été trop compliqué. Il avait refusé : il préférait le motel et son petit côté sinistre.

Chaque fois qu'il en avait l'occasion, Lazlo usait de son charme, inventait les arguments les plus saugrenus et exerçait des pressions indues pour convaincre Hugo de remonter sur la piste avec lui. Sans succès, d'ailleurs. De guerre lasse, il finit par dire :

— Ça doit être l'amour. Ça ne peut pas s'expliquer autrement.

Il sortit de la chambre 36 en serrant l'écrin de couteaux dans ses mains. Il ne s'était pas retourné, persuadé que je le suivais. Tête haute, il marcha vers le stationnement.

— Viens manger à la maison demain soir, proposai-je. Je serais étonnée qu'il change d'idée à propos du cirque,

mais il sera content de te voir. Nous pourrons en parler. Peut-être comprendras-tu.

— Il n’y a rien à comprendre !

Lazlo s’engouffra dans un hangar dissimulé derrière une haie de cèdres au fond du stationnement. Je le suivais en défendant Hugo, en expliquant ses choix. Peine perdue. Le Bulgare entraînait en scène, le numéro allait commencer, il n’était plus temps de discuter.

Il déposa l’écrin sur un tabouret, au milieu de la pièce fortement éclairée. Comme si je n’existais plus, il pivota sur ses talons et fixa longuement une forme humaine dessinée sur le mur à dix mètres de lui. Il avait le regard pointu et pas un seul muscle de son visage ne bougeait.

Pendant qu’il prenait ses repères, je vins m’appuyer contre le mur derrière lui. Cette silhouette était celle d’une femme. On le devinait à la façon dont les hanches se découpaient. Lazlo plissait les yeux, comme s’il cherchait à voir quelque détail, comme s’il la caressait à distance. Stoïque, il prit un foulard posé sur le tabouret et le mit sur ses yeux. Ses gestes étaient lents et mesurés. Un à un, il extirpa les poignards de l’étui en les soupesant.

Lorsque le premier couteau quitta ses mains pour aller s’enfoncer dans le mur, la force de l’impact me fit sursauter. Un bruit sec et violent. J’étais à peine revenue de ma surprise, qu’une deuxième puis une troisième lame traversèrent la pièce. Une avalanche de couteaux déferla autour de la forme humaine, en dessinant les contours d’une façon parfaite. Quand le dernier couteau eut atteint la cible, il arracha le foulard d’un geste triomphal et s’approcha pour examiner de plus près.

Je le suivis sans réfléchir. J’étais fascinée. Je ne pensais plus à Hugo ni au salon de lecture qu’il voulait ouvrir rue Éliane. Je n’avais plus envie de le défendre, de justifier ni ses craintes de retourner au cirque ni l’amour qu’il

avait éprouvé pour Sally, la femme poignardée. J'étais devant la forme humaine. Lazlo reprenait ses couteaux un à un, les replaçait dans l'écrin de velours et j'étais sans le mot. À dix mètres de la cible, les yeux bandés, il n'avait pas raté un seul coup.

— C'est une affaire de vie ou de mort ! Il faut que je remonte ce numéro de cirque, que je retourne chez Barnum and Bailey. Sinon j'aurai les policiers à mes trousses pour le reste de mes jours. Je vais perdre ma carte verte et je ne pourrai plus rentrer aux États-Unis ! Tu ne comprends peut-être pas cela, mais pour un immigrant, ne plus être capable de rentrer aux États-Unis, c'est une vie qui s'écroule.

L'assurance que Lazlo arborait depuis mon arrivée au motel Émard venait de s'effriter. Malgré son flamboyant numéro de couteaux, on aurait dit un enfant au bord des larmes.

— La carte verte ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu n'es pas citoyen américain ?

— Je ne l'ai jamais été. Par négligence. J'aurais dû m'en occuper, mais chaque année, chez Barnum, Sally et moi renouvelions nos cartes vertes.

— Tu n'es pas un immigrant reçu ?

— Non plus. Je suis bulgare. Bulgare par négligence...

Le velours de l'écrin et celui de ses yeux étaient de la même couleur. Un tissu d'un bleu vif qu'on avait envie de caresser.

— Après l'accident d'Oakland, qui a coûté la vie à ma nièce, j'ai passé des jours et des jours dans un poste de police. Interrogatoires, contre-interrogatoires. J'ai dû raconter ma vie dans les moindres détails. Ils voulaient tout savoir. Pourquoi j'avais quitté mon pays. Ils ont cherché, ils ont fouillé. C'était terrible !

— Savoir quoi ? La mort de Sally n'était-elle pas un accident ?

— Ils voulaient savoir ce que je faisais aux États-Unis. Ce qui m'avait amené là. Pourquoi j'y étais depuis douze ans sans jamais avoir demandé le statut d'immigrant. Qui étaient mes amis, avant, là-bas en Bulgarie... Qui j'avais connu...

— Et la mort de Sally ?

— Cela leur était égal. Le cirque, c'est dangereux.

— Attends, je ne te suis plus.

— Ils m'ont posé des questions sur Hugo. Il était déjà parti. Ils ont trouvé ça louche. Tout leur apparaît louche, aux policiers américains.

— Et alors ?

— Alors, ils m'ont permis de partir moi aussi. La Barnum faisait des pieds et des mains pour me ravoïr. Ils m'ont laissé aller, mais ils m'ont à l'œil. Je dois me rapporter au FBI toutes les trois semaines. J'ai discrètement franchi la frontière pour venir ici... Il va falloir que j'y retourne. Pour montrer patte blanche.

— Tu es en liberté provisoire ?

— D'une certaine façon, oui. Je leur ai dit qu'il me faudrait quelques semaines pour me remettre sur les rails. Mais sans numéro, pas de travail. Et sans travail, pas de carte verte. C'est infernal !

Quelque chose clochait dans cette histoire. Pourquoi le FBI ? Depuis quand le Federal Bureau of Investigation s'intéressait-il au cirque ? Je ne croyais pas un mot de ce qu'il venait de raconter. L'interrogatoire, les frontières passées en douce et l'obligation de se rapporter toutes les trois semaines. Le lien qui unissait Lazlo à Hugo était d'une autre nature. Il y avait la mort de Sally, certes, mais c'était plus que cela. Un cordon ombilical reliait ces deux hommes, me semblait-il. L'un essayait de rompre ce lien, l'autre tentait désespérément de le maintenir.

— Il y a quelque chose que tu ne me dis pas. Quelque chose que tu me caches.

Lazlo se contenta de sourire. Un sourire du même velours que celui de ses yeux. C'était sensuel. Son maillot était imbibé de sueur, sa peau sentait le musc. Il s'éloigna en faisant tourner les couteaux dans ses mains. Les questions se bousculaient dans ma tête. Pourquoi insistait-il autant pour que Hugo revienne ? À l'entendre, il ne pouvait se passer de lui. Il y en avait d'autres, des clowns. Avec tous les moyens dont elle disposait, la Barnum pouvait certainement lui trouver un partenaire. Au bout de cinq mètres, il fit volte-face et me regarda de pied en cap.

— Hugo t'en a parlé, je présume ?

— De ce que tu me caches ? questionnai-je naïvement.

— Non. Il t'a sûrement dit que tu ressembles à Sally. Enfin, pas physiquement. Mais vous avez quelque chose en commun, toutes les deux.

* * *

J'ignore pourquoi je me suis laissé faire. Il ne m'a rien demandé. Cela s'est passé sans qu'un mot soit échangé. Le langage du corps. J'étais devant la forme humaine, adossée au mur. Ses gestes étaient très suaves. Il a d'abord commencé par mimer, par jeter des couteaux imaginaires dans ma direction. On aurait dit qu'il lançait des fleurs ou des compliments. J'ai souri. Il est revenu vers moi et, sans me toucher, il a dessiné la forme de mon corps avec ses mains immenses. C'était un ballet, une chorégraphie. Il me plaçait, m'ajustait, et je n'offrais aucune résistance. Ses gestes étaient limpides, maîtrisés. Il savait parfaitement où il voulait en venir.

— Et Sally ? ai-je demandé. Elle se plaçait comment ?

— Comme ça. Le dos au mur, a-t-il murmuré. Elle ne pensait à rien.

Ce n'était pas une réponse. Plutôt un conseil. Pour être courageux au cirque, il suffisait de ne penser à rien.

Dans la foulée, je vis que de tous les couteaux enfoncés dans la cloison, pas un seul n'avait touché la silhouette.

Nous dansions devant le mur. Il plaçait mon bras gauche, puis le droit. Il reculait. Il comparait avec les traits de la forme humaine. Ensuite, il revenait vers moi. Très près de moi. Jamais je n'avais été aussi proche du cirque. Le trac dont Hugo m'avait parlé, je le ressentais. Ce n'était plus une histoire qu'on vous raconte un soir, étendu sur un lit, un souvenir que l'on ressasse. J'étais là, devant le mur, j'étais accrochée à ses yeux et j'étais déjà certaine que tout se passerait bien. Il n'était pas question de mettre un terme à ce qui se préparait.

— C'est plus inquiétant quand j'ai les yeux bandés, me souffla-t-il à l'oreille. Mais c'est un truc. Il suffit de mémoriser ses repères, de prendre position et de ne plus bouger.

Sans me quitter des yeux, il recula doucement. D'un pas, d'un deuxième, puis d'un troisième. Il avait déposé les couteaux sur le plancher à quelques mètres de là. Toujours accroché à mon regard, il les prit un à un.

— La première fois, l'impact des poignards est quelque peu surprenant. Surtout à la hauteur de la tête. Il ne faut pas sursauter. Simplement ne penser à rien !

C'était la deuxième fois qu'il prononçait ces mots. Ne penser à rien. Une dizaine de mètres nous séparaient, mais ses yeux me semblaient toujours aussi proches. Leur velours était à portée de la main...

— Ne penser à rien, répétait-il.

Nous y étions presque. Et pourtant, jamais il ne m'avait demandé mon consentement. Tout s'était passé dans le geste, comme une danse initiatique. Il ne m'avait pas touchée, il ne me retenait pas. Cependant, j'étais incapable de me soustraire à ce jeu. J'étais d'une obéissance suspecte et, surtout, je ne pensais à rien.

Lazlo Tisza était tout près du tabouret, maintenant. Il y déposa les couteaux et prit position. J'eus une vague

pensée pour Hugo. Il n'aurait sûrement pas apprécié, mais j'étais incapable de me ressaisir. Je ne m'appartenais plus.

— Tu es prête ?

Je n'étais rien du tout. J'avais les yeux grands ouverts, pour ne rien manquer, et lorsque le premier couteau s'enfonça dans le mur tout près de ma jambe gauche, je n'eus aucune réaction. Pas même une pensée pour cette maille que je venais de faire dans mon bas... ni pour l'horreur que provoque chez moi la vue du sang. Je n'ai pas sursauté non plus quand le deuxième poignard s'est écrasé sur la cloison, à deux doigts de mon oreille gauche. Je ne voyais que les yeux de Lazlo, que le charme étrange de son regard.

Le troisième, le quatrième et le cinquième couteau ont suivi. Toujours rien ! Pas la moindre peur, pas le moindre sentiment. Je ne pensais à rien. J'étais si docile ! Il aurait pu lancer mille poignards, je serais restée là, immobile. J'y serais encore d'ailleurs, si brusquement il ne m'avait dit :

— Ça y est ! C'est terminé !

Il était tout près de moi. Je ne l'avais pas vu s'approcher.

* * *

Pendant de longs mois, le Parc neuf avait été un cratère, un trou béant au milieu du quartier. Cet ancien dépotoir qu'on avait rempli, puis vidé, était redevenu un espace vert depuis quelques semaines. Mais l'entreprise de bonification, le grand ménage des miasmes souterrains, avait donné un parc sans âme. Tout y était en angles droits. Les trottoirs et les allées étaient perpendiculaires. Même les arbres replantés avaient quelque chose d'irréel. Ils étaient retenus au sol par des câbles d'acier, comme si on craignait de les voir s'élancer vers le ciel.

En sortant du hangar derrière le motel, Lazlo Tisza me proposa d'aller y prendre l'air. Il était plein d'attentions pour moi, s'assurait que j'étais bien, que je ne lui en voulais pas.

— Pas un instant ta vie n'a été en danger, disait-il. J'ai l'habitude. C'est mon métier.

Les efforts qu'il mettait à minimiser l'épisode des couteaux m'intriguaient. Sur le coup, je n'avais pas eu peur, mais plus il parlait, plus je me rendais compte que quelque chose m'avait échappé.

— Tu désirais savoir ce que Sally ressentait, comment ça se passait. Je t'ai montré, c'est tout. Il faut me croire, il ne s'est rien passé !

Il insistait beaucoup trop. J'évitai de le regarder, de sombrer dans son regard, et doucement les choses tombèrent en place dans ma tête.

— Il vaudrait mieux ne pas en parler à Hugo, ajoutait-il. Ne pas lui raconter ce qui est arrivé entre nous.

Les yeux rivés sur ce parc aseptisé, qui n'avait plus rien de celui de mon enfance, je finissais de me réveiller. L'assurance de Lazlo avait complètement disparu. On aurait dit qu'il me demandait une faveur.

— Il ne comprendrait pas, insistait-il. Il a très mal vécu la mort de Sally. Il pourrait penser que...

Plus il voulait que je sois discrète, plus je m'interrogeais sur ce qu'il y avait entre lui et Hugo. De la jalousie, peut-être. Ou de l'exclusivité. À l'entendre, on pouvait croire qu'il l'avait trompé en lançant des couteaux sur moi. J'avais bien tenté d'obtenir quelques explications de la part de Hugo depuis une semaine, mais sur cette question, et sur d'autres d'ailleurs, l'homme avec qui je partageais ma vie était resté muet.

— Tu comprends, baragouinait Lazlo, je dois retourner là-bas. Je dois me présenter devant les agents du FBI. Après, ce sera la Barnum. Ils vont s'attendre à ce

que j'aie monté un nouveau numéro. Sans Hugo, je n'y arriverai pas en trois semaines.

— C'est curieux, j'ai l'impression que tu me caches quelque chose !

Lazlo repéra un banc. Un banc tout neuf, comme le reste du parc. Il le pointa du doigt, en me proposant une demi-réponse :

— Tu n'as qu'à demander à Hugo. Il te le dira, lui, si ça lui chante. Tout a tellement changé depuis quelques années ! Le mur de Berlin est tombé. Le monde n'est plus le même.

Le mur de Berlin ? Pourquoi diable parlait-il du mur de Berlin ? Quel rapport avec un numéro de cirque ?

Nous étions sur ce banc reluisant, dans ce parc impeccable, et, de nouveau, il cherchait mon regard. Le sourire était de retour sur ses lèvres et le ton suppliant s'estompait :

— C'est une façon de parler.

Une fois encore, j'eus l'impression qu'il cherchait à effacer, à expliquer autrement ce que j'avais entendu.

— Il y a des barrières qui tombent quelquefois dans la vie... Mais si ton invitation tient toujours, celle de venir manger, nous en reparlerons.

Lazlo Tisza était un bel homme. Surtout lorsqu'il souriait. J'avais du mal à croire à ses démêlés avec le FBI et à l'urgence de monter avec Hugo un numéro pour la Barnum and Bailey. Pourtant, j'appréciais chaque instant que je passais avec lui. Mes doutes fondaient instantanément lorsque je plongeais dans ses yeux.

— Je viendrai manger... Je viendrai !

Ma main glissa sur ma cuisse, puis sur mon mollet. Je sentis la maille dans mon bas et la goutte de sang qui s'était coagulée. Malgré ce détour étrange, nous en venions au fait. C'était pour l'inviter à dîner que j'étais passée. Parce qu'il était obstinément cloîtré dans cette

chambre du motel Émard, comme Hugo l'avait été à son arrivée à Montréal. À voir sa tête, il devait ressasser la mort de Sally telle une vieille cuve qui relave inlassablement le même linge. Le temps était venu de le sortir de là.

— Alors, ça marche pour demain soir ?

Il fit signe que oui et j'insistai pour la bonne mesure :

— Ce sera amusant. Mon fils Charlie sera là et Hugo te montrera son nouvel ordinateur. Les choses avancent, tu sais. D'ici quelques semaines, la maison de Victor Daguerre sera transformée en salon de lecture. On va tout repeindre en bleu. C'est devenu une espèce de cirque depuis qu'il est là, alors Hugo aimerait bien que ça s'appelle le Cirque bleu.

Je m'attendais à une réaction. Lazlo n'en eut aucune. Cette histoire l'ennuyait profondément. Il avait les yeux rivés aux miens et bougeait doucement, comme devant le mur avant l'épisode des couteaux. Le débit de plus en plus rapide, j'essayais de l'intéresser à autre chose :

— On voudrait bien que mon fils Charlie vienne habiter avec nous pour toujours. C'est un peu compliqué. Jean-Philippe, mon ex-mari, dit qu'il est bien chez lui. Il hésite à le laisser partir.

Lazlo s'en foutait. J'avais maintenant l'impression qu'il tournait autour de moi, qu'il cherchait à me dominer.

— J'aimerais que tout cela reste entre toi et moi. Les couteaux... ce qui s'est passé tout à l'heure...

Était-ce l'effet de velours ? Je n'en savais rien. Des mots se formaient dans ma bouche sans que je sois capable de les prononcer.

— Entre toi et moi, insista-t-il.

De nouveau, il y avait une sorte de court-circuit dans ma tête. Plus rien ne répondait.

— D'accord, soufflai-je. Cela restera entre nous.

J'eus l'impression d'avoir déjà dit ces mots, dans une vie antérieure. De m'être engagée au même silence, de m'être enfermée dans une promesse semblable. C'était avec Victor Daguerre, celui que j'avais longtemps cru être mon père. Mais surtout, c'était avant que je retrouve Hugo, mon amoureux. En m'arrachant de peine et de misère au regard du lanceur de couteaux, je pensais à lui. Aux heures que nous avons passées ces derniers temps à faire l'amour en nous promettant mer et monde. Sur un trapèze, la tête en bas au-dessus du vide, on s'était juré de ne rien se cacher. Et voilà que je venais de dire : « D'accord, cela restera entre nous. »

J'en avais le vertige. J'avais chaud, j'étais agitée et Lazlo continuait de deviner mes pensées :

— D'habitude, tu lui dis toujours tout... Ça t'embête ?

Il n'était pas question de le laisser entrer plus avant dans ma vie. La place était déjà prise ! Je baissai les yeux et effleurai ma jambe du doigt :

— C'est mon bas, murmurai-je. J'ai fait une maille en venant chez toi. Je me suis blessée.

«— La première fois, l'impact des poignards est saisissant. Il ne faut pas sursauter. Simplement ne penser à rien.

J'ignore pourquoi, mais je me suis laissé faire. J'ai sombré dans son regard, ma vie aussi. Il a alors jeté un premier couteau dans ma direction. Et à cet instant précis, tout a basculé.»

Cette histoire est une histoire d'amour mais aussi une histoire de livres et d'informatique, et surtout une histoire d'aujourd'hui, celle de familles éclatées voulant se reconstituer. On retrouve dans ce livre tous les thèmes chers à l'auteur : l'exil, l'errance, l'aliénation et le sentiment de la perte.



Né au Nouveau-Brunswick, Jacques Savoie publie Raconte-moi Massabielle, son premier roman, qui obtient le Prix de l'Association francophone internationale en 1979. Il a par la suite écrit plusieurs autres romans, Cinq secondes (Prix Saint-Pacôme du roman policier, 2010) notamment et Les Portes tournantes (prix France-Acadie, 1985), porté à l'écran en 1988 et qui a reçu le Prix du Jury œcuménique au Festival de Cannes. Jacques Savoie est également le scénariste, entre autres, des Orphelins de Duplessis ainsi que des Lavigueur, la vraie histoire.